

Catherine SECQ

SANG RANCUNE mon Amour



Une affaire pour
la commissaire
Bombardier

Catherine Secq

Sang rancune, mon amour

Une affaire pour la commissaire Bombardier

© Catherine Secq, 2025

ISBN numérique : 979-10-262-5551-2

Librinova”

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l’auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Quelle belle équipe !

On ne change pas une équipe qui gagne. Aussi voudrais-je remercier, du fond du cœur :

– Sylvia, ma fille pour ses conseils si judicieux que ce soit en littérature ou en communication,

– Marc, mon mari, pour sa chasse à la coquille et à l'incohérence, une tâche ingrate qu'il assure avec dévouement,

– Zélia, ma petite-fille, pour sa bonne humeur et son humour communicatifs et inspirants,

– Matthieu, gérant de la société *Images'in et imprime*, pour ses jolies créations,

– Vous, mes amis, qui m'avez soutenue quand je doutais,

– Vous, chroniqueuses et chroniqueurs qui, par vos critiques, m'aidez à faire mieux,

– Vous, amies lectrices et amis lecteurs, qui avez choisi ce livre parmi tant d'autres.

*La faim, la fatigue et le froid,
Toutes les misères du monde,
C'est par mon amour que j'y crois.
En elles, je porte ma croix
Et de leurs nuits, ma nuit se fonde.*

Jean Ferrat

(1930 – 2010)

Aimer à perdre la raison (Extrait)

Pauvre de nous, éternels prisonniers de l'amour...

Aimer trop est-il assez ?

Centre pénitentiaire de Fresnes. Division 1. Aile nord.

Puisqu'il ne peut plus l'aimer, il la détestera de toute son âme, chaque seconde, chaque minute, chaque jour un peu plus. Ce sera sa façon à lui de l'aimer encore.

C'est de sa faute si sa vie est devenue un cauchemar. Pire, c'est désormais un enfer absolu, sans issue, vide de sens. Pourtant, sa vie avait plutôt bien débuté. Il était beau, pas trop bête, dans la moyenne en tout cas ; on le disait courageux et passionné, voué à un bel avenir. Il avait du talent, se serait marié. Sa voie était toute tracée. Il voulait trois enfants. Pourquoi trois ? Il ne savait pas ; c'était comme ça.

Elle était tellement belle, une femme unique en son genre, LA femme faite pour lui, son double parfait. Il l'avait placée sur un piédestal, lui vouant une véritable adoration. Ses sentiments étaient exagérés, excessifs ; il s'en rendait compte, mais n'avait aucune envie de les brider. Non, il voulait les exprimer au grand jour, au nez et à la barbe de tout le monde. Il en était si fier. Toute séparation était vécue comme douloureuse ; son désir pour elle était permanent et insatiable. C'était fou.

Il regarde ses mains. Qu'ont-elles fait ? Tout ce sang... Il a l'impression d'être devenu un monstre et cela lui fait peur. Il ne se reconnaît pas, se dit qu'il est allé trop loin, mais que c'est trop tard. Il ne pourra jamais revenir en arrière. Il a basculé pour de bon dans le camp des coupables et maintenant, il va devoir payer. Mais il ne regrette rien ; avec elle, il a connu des moments d'une rare intensité. Peu d'hommes peuvent en dire autant. La rencontrer l'a précipité dans sa chute, mais le chemin vers la fin aura été si beau !

Alors oui, puisqu'il ne peut plus l'aimer, il la détestera de toute son âme, chaque seconde, chaque minute, chaque jour un peu plus. Ce sera sa façon à lui de l'aimer encore.

Centre pénitentiaire de Fresnes. Quartier des femmes.

Puisqu'elle ne peut plus l'aimer, elle le détestera de toute son âme, chaque seconde, chaque minute, chaque jour un peu plus. Ce sera sa façon à elle de l'aimer encore.

Le jour où leurs regards se croisèrent, ce fut comme une détonation, un bouleversement. Pour cet homme, elle ressentit aussitôt un véritable coup de foudre ; c'était une évidence.

Mais pour aimer, il faut être deux. Oublier ce vieil adage fut sa première erreur. Il lui fit payer cher. Elle s'est tellement fourvoyée sur cet homme devant qui elle a osé se mettre à nu, avouant son amour insensé, irraisonnable. Quelle honte quand il l'a rejetée, méprisant les sentiments si purs qu'elle avait pour lui ! Il était si flamboyant, énergique, ambitieux... Elle avait le sentiment qu'à ses côtés, la vie se déroulerait comme dans un rêve, sans un nuage à l'horizon. Elle pensait qu'à ses côtés, enfin, elle trouverait l'énergie pour accepter son destin, accomplir de grandes choses. Elle regarde le ciel et cette traînée blanche, dans le sillage de l'avion qui part au loin, on ne sait pas où, peut-être là où elle aurait aimé démarrer une nouvelle vie avec son bien-aimé. Tous ses projets se sont envolés, le jour où il l'a rejetée. Elle regrette tellement sa réaction démesurée. Tout ce qu'elle a fait, c'était pour l'attirer à elle et il n'a pas compris. Ses prochaines années, elle va les passer en prison. Quand elle sortira, elle n'aura pas de travail, pas d'argent, pas de lieu où aller, pas de famille ni d'amis sur qui s'appuyer. Tout le monde l'aura oubliée et elle se retrouvera seule. Elle sait qu'elle va vivre des années très dures entre quatre murs pour, ensuite, connaître des années de déshérence, probablement dans la rue. Sa vie est sans avenir.

Alors oui, puisqu'elle ne peut plus l'aimer, elle le détestera de toute son âme, chaque seconde, chaque minute, chaque jour un peu plus. Ce sera sa façon à elle de l'aimer encore.

Le plus grand marché du monde

Mardi 9 février. Rungis, c'est un lieu impressionnant, désert le jour, grouillant de vie la nuit, de camions qui se croisent entre les multiples entrepôts, de vendeurs qui s'interpellent ou s'invectivent. Les caisses de produits frais passent de mains en mains. À peine arrivées, elles repartent aux premières lueurs du jour vers des destinations parfois lointaines. On vient de toute la France pour trouver ici la perle rare. Dans ce microcosme, l'ambiance est très particulière. Personne ne parle. Tout le monde crie. Il flotte dans l'atmosphère une grande excitation. C'est à celui qui ira le plus vite pour récupérer la plus belle marchandise et remplir sa camionnette. Tout le monde se tutoie, se tape sur l'épaule ou s'embrasse. L'ambiance est populaire, souvent surjouée, mais avec un côté « bonne franquette ». Après les achats, la plupart se retrouvent dans les bistrots et restaurants pour reprendre des forces avant de prendre la route et rentrer. Même si les habitudes évoluent, il n'est pas rare d'y voir servis des tripes ou un bon steak-frites dès les premières heures du matin. À côté des cafés croissants, le mélange est détonant. Tout ça cohabite plutôt bien, si bien qu'on aime y revenir.

Ce matin, il fait froid. Une fine neige fondue tombe depuis au moins deux heures. Elle ne tient pas vraiment au sol, mais elle gêne les va-et-vient et tout le monde peste contre cette neige qui n'en est pas. Au pavillon fleurs, ça bouge déjà. Il n'est que 3 heures du matin et les premiers clients arriveront bientôt ; il s'agit de mettre rapidement en place les fleurs stockées en chambre froide. Après le creux du mois de janvier, février sonne la reprise de l'activité. C'est le cas aussi sur le stand de *Gros-Fleurs*, l'un des grossistes les plus importants du C1¹.

— *Titi*, amène-moi trois chariots de roses. Tu les déballes et tu les installes sur le devant, là, bien en évidence.

— OK Patron !

— Tu serreras bien les seaux pour dégager les allées. Les frigos sont blindés et je veux que toute cette « cam » parte aujourd'hui.

— OK Patron ! C'est comme si c'était fait.

Contrairement à ses habitudes, Monsieur Gros, concentré sur la réussite de cette importante journée de vente, ne relève pas. Plutôt prompt à sortir des

petites blagues à tout propos, il préfère ce matin surveiller de près la mise en place. Pas question de gêner la clientèle par des réassorts trop fréquents. Et puis, il existe des moments dans l'année où le sérieux et le professionnalisme doivent primer si on veut réaliser son objectif de ventes. Il sera toujours temps de décompresser après le marché. Monsieur Gros distribue ainsi ses consignes à toute l'équipe. S'il a l'œil rivé sur ses employés, il n'oublie pas de lorgner de temps à autre les stands voisins, concurrence oblige.

Il voit *Titi* tirer un premier chariot de roses. Le roll² est encore habillé, on pourrait dire emmaillotté, de film protecteur noir qui sera découpé au cutter avant d'être retiré. Les seaux de roses apparaissent, serrés les uns contre les autres sur les différents étages. Chaque seau contient vingt bottes de vingt roses. Chaque botte est cerclée par un carton ondulé, au niveau des boutons, pour éviter d'abîmer les fleurs lors des manipulations. L'ouvrier attrape les seaux les plus hauts pour les exposer sur le devant. Un seau, deux seaux, trois seaux... Intrigué, il écarte le carton ondulé pour mieux voir les boutons de rose. Il renouvelle l'opération, encore, encore...

— Mais, qu'est-ce que c'est que...

— Qu'est-ce que tu fais, *Titi* ? Allez, allez, ce n'est pas le moment de traîner !
L'ouvrier se retourne, le visage blême.

— Patron. Venez voir ; c'est bizarre.

— Qu'est-ce qu'il y a, *Titi* ? Ne me dis pas qu'elles sont pourries ces roses.

— Pire.

— Quoi ?

Le patron approche. Il attrape une botte, regarde ahuri et ôte la protection en carton pour vérifier que ce qu'il voit n'est pas une hallucination matinale.

— Qu'est-ce que c'est ?

L'ouvrier, qui ne dit plus mot, a reculé, comme s'il avait vu le diable en personne. Pour conjurer ce qu'il interprète comme un sortilège, il se signe. Le patron touche du doigt la matière sombre qui a recouvert tous les boutons disposés à touche-touche. Il porte la botte sous son nez.

— Je n'ai pas la berlue, on dirait du sang coagulé...

Il attrape deux bottes, trois bottes. Chaque fois, le carton ôté laisse apparaître le même spectacle désolant : des boutons maculés de sang collé, rouge presque

noir.

— Tu me déballes tous les chariots de roses, *Titi*. Immédiatement ! Si j'attrape les « saligauds » à l'origine de cette mauvaise plaisanterie, je leur fais passer un sale quart d'heure, crois-moi.

Les salariés du stand voisin, alertés par le haussement de ton du grossiste, assistent de loin à la scène surréaliste qui se joue. Ils n'osent pas approcher, sentant la colère monter très fortement dans la bouche de Monsieur Gros. Les chariots de roses sont tous sortis de la chambre froide ; le film ôté permet d'attraper les seaux. Le constat s'avère sans appel. Toute la livraison est souillée. C'est une catastrophe. Le grossiste ordonne l'inspection de toutes les autres fleurs. Seules les roses sont concernées.

— Comme un fait exprès, pense le grossiste. C'est vraiment dingue.

Abattu par cette découverte, Monsieur Gros ôte sa casquette et s'essuie le front du revers de la manche. Une bonne suée lui a subitement mouillé le visage. Il faut dire que c'est un vrai coup dur pour lui. Avec ces roses, assurément impropres à la vente, Monsieur Gros voit s'envoler quatre-vingts pour cent de son chiffre d'affaires de la journée.

— Je fais quoi, Patron ?

— Fous-moi la paix, *Titi*.

— Excusez-moi, Patron, mais je ne peux pas laisser toutes ces roses ici. Pour la clientèle...

— Dégage-moi tout ça derrière.

— D'accord, d'accord.

— Il faudrait peut-être appeler la police, vous ne croyez pas ?

— Fous-moi la paix, je t'ai dit. Profites-en pour tout inspecter dans le détail et si tu vois, ne serait-ce qu'un bouton de rose non souillé, tu le récupères. Peut-être qu'en ôtant délicatement les premiers pétales, on pourrait récupérer quelques fleurs. Essaye. Même si on ne sauve que dix pour cent de la marchandise, ce sera toujours ça de pris.

L'ouvrier n'insiste pas et s'apprête à obéir, même s'il craint de faire des efforts inutiles. Sous l'action du sang, il a bien vu que les boutons s'étaient déformés, et ça, aucun fleuriste ne va en vouloir. Mais *Titi* a appris à moduler son comportement en fonction de la couleur du visage de son patron. Lorsque